

Les escaliers sonnent sous ses talons, l'entrée sent les fleurs qui cuvent, le couloir est de marbre, elle court, prise de culpabilité. Les meubles sont là mais les autres ? La voix de David lui parvient à travers les portes fermées. Elle se rassure, reprend un peu son calme, souffle avant de se manifester. Autant commencer par se laver les mains. Changer ses chaussures pour des chaussons. Elle les cherche, il les lui faut. Elle ne fera rien sans eux. Mais rien, personne, le manque terrible dans lequel elle se tient, piétine, et ce carrelage sans pitié qui lui glace lentement les pieds à travers ses bas.

Il, David, ne sait pas jouer sans hurler, il ne fait rien de façon mesurée. La nounou sort de la chambre en s'appuyant sur la poignée de l'autre côté de la porte, passe une main sur sa figure comme si elle essayait la fatigue accumulée. Elle a l'air d'avoir traversé une épreuve éreintante mais formatrice dont il fallait absolument que quelqu'un vienne la relever au plus vite.

Je vous laisse. Il a goûté. La maîtresse a mis un mot dans le cahier de correspondance.

Désolée, le RER. Un suicide.

Il y en a beaucoup en ce moment.

À mardi prochain. Je vous paierai l'heure commencée.

Pour la nounou c'est un travail. C'est pourquoi elle étale une couche de maquillage si épaisse sur sa bouche, ses joues et ses paupières, porte des talons si hauts et un parfum si puissant. Elle va rentrer chez elle, dîner, regarder un film d'amour. Le film finira mal, mais rien ne l'empêchera d'avoir des rêves.

Pour la mère qui rentre, pas question de se laisser vivre. Huit bras lui poussent. Le soir signifie : heure de la crise, des colères de David. Et le repas qui n'est pas prêt. Le bain. Laver le petit corps glissant comme un poisson, qui tout d'abord, c'est rituel, ne voudra pas entrer dans l'eau, puis refusera d'en sortir.

Elle aurait besoin d'une douche, longuement. Se laver de cette journée. Elle aspire un instant à cette pluie sur sa peau, comme quelqu'un qui meurt de soif elle en a le mirage. Son estomac se crispe. Il va falloir tenir. Elle entend claquer le portail sur la nounou. Plus aucune aide ne viendra de l'extérieur, son mari inutile d'en attendre quoi que ce soit, il rentre à des heures indues, quand tout est fini, qu'il n'y a plus rien à faire qu'à se glisser dans la nuit.

Enchaîner les actions qu'on attend d'elle. Son corps est rôdé, il sait ce qu'il fait. S'orienter dans le couloir à l'odeur obscure. Résister à l'appel tout bas de la salle de bains. Pous-

ser la porte de la chambre d'enfant pour découvrir son trésor au milieu des rails d'un circuit empilés comme un jeu de mikado, mélangés à des lego et des plumes. On dirait un jeune chat qui a mangé un oiseau.

Il va falloir ranger. Il est tard. Tu t'es bien amusé mon cœur ?

David fronce le front. Voilà ce qu'il n'aime pas, la voix de l'autorité, celle qui dissipe d'un coup le bon vertige de l'invention et le chaos qu'il entraîne. Quand sa mère a cette voix et casse sa magie, il la déteste.

Elle assume patiemment le rôle de l'ennemie. Agenouillée sur le tapis, jette les wagons dans le panier d'osier où ils se télescopent, aimantés. Rouge vif jaunes bleues vertes, composer à la va-vite un bouquet de plumes qui ne se trouvent sous aucun climat. Assis sur ses talons, les mains contenant ses genoux, le petit suit chacun de ses gestes d'un regard de rage, tant l'injustice qu'il subit lui semble irréparable. Ou chez un perroquet. Dit ara. Tu ne m'aides pas mon amour ? Elle s'aperçoit qu'elle a gardé son manteau.

Devant la maison la route est passante, dangereuse, on risque toujours d'être écrasé par quelqu'un. Elle regarde vers la porte-fenêtre. Puis dans la direction opposée, celle du salon, au cas où elle aurait un autre point de vue. Non. Il faut se rendre à l'évidence. Partout la même désolation, le même scandale. Ce grand rectangle de jour qui n'éclaire rien. Les fleurs ne sont plus déguisées en fleurs, ni les maisons ne font des villes ni des chambres, ni les routes des pistes de danse ou des trains à prendre. Tant d'années où elle n'a pas voulu voir, elle est restée dans la tiédeur, l'habitude comme dans un bain, sans avoir le courage d'en sortir. Les doubles rideaux ne sont pas une raison. Ils ne jouent plus leur rôle de tamiser ni d'occulter.

Ce matin encore s'étant précipitée à l'étage pour dire au revoir à Christophe qui partait tôt au travail, elle a fait le cirque de la gentille femme qui agite la main à la fenêtre à l'adresse de son petit mari. Elle a même crié Christophe, d'une voix éraillée de sommeil qui raclait les sons de façon désagréable. Et crié encore Christophe, Christophe, de plus

en plus fort pour combler la distance, dans l'ouverture anxieuse de sa fenêtre. Il n'a pas levé la tête. Elle pouvait le suivre des yeux sur le trottoir, en plongée, lourde silhouette au téléphone, dans cet autre monde, les oreillettes enfoncées, il avait l'air du fou qui parle tout seul.

Tant de fois elle s'est démenée à cette fichue fenêtre pour signaler sa présence, lui envoyer des signes de tendresse en bon sémaphore de l'amour. Résultat : néant. Les corbeaux seuls la regardaient d'un air interrogateur, perchés sur leurs vieux poteaux téléphoniques. Il s'est mis à faire froid. Elle a rentré sa main. Refermé. Quelle plaie, le joli spectacle de l'aube qui essuie ses doigts roses sur la zone inférieure du ciel. Rien, pas même l'indifférence totale de Christophe, ne pouvait empêcher quelque chose de voir le jour. Au moins elle aura fait une dernière tentative. Un dernier test. Elle rit toute seule, d'un pauvre rire qui s'enroue. Pleurer elle n'en peut plus. Le rire est l'autre versant de la tristesse, il la rejoint, vient la chercher tout au fond pour la secouer un peu. Tomber comme ça à plat dans le vide. Christophe ne se retourne jamais. Elle tout le temps.

Inutile d'insister. Tu sais bien. Tu te fais du mal pour rien. Les situations fausses il y en a plus qu'assez. Il faut en sortir une bonne fois pour toutes. Point final. Et encore, gesticuler comme une idiote à la fenêtre par temps frais, si ce n'était que ça : ce serait presque touchant. Ce serait l'ordinaire. Mais Christophe n'en reste pas là. Il va plus loin, impatient

d'aventures sans risques et de toutes les recettes banales qui peuvent épicer le quotidien. Par exemple, qu'est-ce que ça fait, hein, qu'il te trompe, qu'il rentre à la maison l'air de rien, tout puant du parfum d'une autre, la femme du jour. Qu'est-ce que ça te fait.

Bizarrement, rien. Ni la morsure ni la piqûre classiques. Elle a beau se fouiller, interroger les moindres recoins de son corps, la souffrance ne se réveille pas. Le temps n'est plus. Oui, au fil des ans sa jalousie a tourné. Il faut reconnaître. Un peu comme, petite, dans la casserole où sa mère avait oublié du jus de légumes cuits dans de la graisse, au retour des vacances tout s'était pétrifié dans une sorte de gelée molle et puante, couronnée de moisissures. Elle n'arrivait pas à détourner les yeux, de ce qu'on devenait.

Et maintenant ce sentiment de soulagement. Difficile à s'avouer. Elle a mis le temps. Elle n'est plus concernée. C'est tout. Ouf. Christophe est trop loin maintenant. Qu'il aille vers d'autres, le sexe est faible, qu'elles prennent le relais avec leurs collants, leurs ongles manucurés et leurs ras-du-cou en toc. D'accord. Je vous en prie mesdames les harpies, ne vous inquiétez pas de mon existence, je vous cède la place. Qu'ils s'arrangent entre eux, tous ces experts en cachotteries, ces spécialistes du mensonge, qu'ils s'amuse à enfreindre les interdits, qu'ils en souffrent et qu'ils fassent souffrir, ils sont faits pour s'entendre. Ce sera sans elle. De l'air. On étouffe

ici. Il faut partir. C'est un ordre. Il y a urgence. Rester là plus longtemps mais ce serait s'endormir sous la neige dans la montagne qui tombe.